

Quand on ouvre la porte...

Il arrive qu'on se dispute au sujet de la géographie et de l'histoire. De ces deux cousines germaines, laquelle en ses influences domine l'autre ? Sommes-nous ce que nous sommes parce que la topographie dispose de nous ? Obéissons-nous, au contraire, aux lois et aux hasards de l'histoire ? Chacun en décide selon son humeur.

Il est vrai que, souvent, la première appelle et oriente la seconde. Mais il arrive à l'histoire d'agir à sa guise, en dépit, apparemment du moins, de tout bon sens. Elle s'émancipe de toute servitude, ne connaît plus que ses fantaisies ou la force de ses armes : elle marie l'eau et le feu.

Il m'est arrivé souvent de songer aux fantaisies de l'histoire, l'autre année, cependant que les caprices des mobilisations avaient fait de moi le gardien de la porte de Saint-Gingolph... Il ne nous arrive que peu souvent, à nous autres montagnards, de vivre au bord d'un lac. Je vécus une longue relève entre Monthey et la Savoie : de janvier au mois d'avril, j'eus le temps de faire mes réflexions. Le temps surtout d'apprendre à respirer cet air tout à coup plus humide, le temps de me faire l'œil à des couleurs nouvelles, l'oreille à un parler moins rude, l'âme à des mœurs plus douces. Le temps de comprendre que l'histoire fit ici au Valais un cadeau qu'il n'était guère en droit d'attendre. Le miracle a voulu qu'il ait su le garder.

* * *

Si la géographie avait commandé, notre maison se fermerait à Saint-Maurice. Derrière la porte, la vallée n'est plus seulement une vallée et le Rhône ne sépare rien. Là commence vraiment un autre pays ; un pays dont l'unité parle à qui prend la peine de s'élever quelque peu, sur l'un de ces paliers qui dominent la plai-

ne ; un pays où se répondent des montagnes plus basses, des vallées moins abruptes, des couleurs plus nuancées, de part et d'autre du fleuve dont on s'étonne qu'il soit devenu le lieu d'une frontière. Les hommes ont tout à coup un autre visage, plus souriant, plus ouvert ; ils semblent respirer plus aisément parce que le lac mêle son eau à la sécheresse du vent montagnard. La contrainte partout présente, en amont, qu'impose la rude présence de la pierre et du glacier, tout à coup fait place au sourire et toute rigueur se dénoue. Rigueur du paysage, rigueur de la terre brusquement moins avare d'elle-même, moins parcimonieusement comptée, rigueur des lois et des coutumes. Là-haut, tout est étroit, là-haut (chez nous), tout est serré entre d'étroites murailles, toute parcelle est limitée entre le bisse et le frêne ; mais il n'y a plus de bisse, en deçà de cette coupure du monde, comme s'il n'y avait plus à redouter, ici, ces grandes fièvres d'incendie, qui, là-haut, nous conduisent au seuil des catastrophes. Plus de bisse, plus de muraille, un large espace de terre plate au pied des montagnes, elles-mêmes mesurées, descendant au rang de collines, sous un ciel qui n'est plus du même bleu, mais gris perlé, rose ; le soir, mauve, au couchant, derrière un rideau d'arbres à feuilles caduques, là où l'on sait qu'il y a le lac.

* * *

Ce n'est donc plus tout à fait le Valais, je veux dire le Valais géographique, plus tout à fait le pays que l'on entend quand on dit : *Le Valais*, et que l'on pense aussitôt à des collines pelées de Provence, à des paysages hachés d'Espagne, avec des ruines au sommet. Il faudrait dire seulement que ce n'est plus le Valais des évêques et des barons, ni celui du foehn, ni celui du sang, de la passion et de la violence.

Certes, ils ne devaient pas être des moutons ces comtes qui chevauchaient à contre-courant du fleuve, à l'ombre de leurs bannières d'or à aigle de sable armée de gueules ; les légendes n'affirment-elles pas que le lac de Géronde se teignait de sang à leur passage ? Mais cette histoire est lointaine et la mesure du paysage a marqué les âmes. Ce ne sont point des tours du temps des Croisades qui jouent dans le ciel de Monthey mais des cheminées d'usines. Le pays s'incline et regarde vers l'Ouest qui est l'avenir. Il fait confiance aux vertus du métal et de la chimie. Quand il remonte vers l'Est, ce qui est pour lui la direction la moins naturelle, l'homme d'ici éprouve le sentiment de reculer dans le temps et dans l'espace. L'histoire s'oppose à la géographie ; l'histoire l'invite vers cette capitale qu'elle lui a imposée alors que le bas-pays pouvait se suffire à lui-même... Et cependant, c'est bien l'histoire qui a raison.

Parce qu'à notre rudesse, cette douceur était nécessaire et parce que, tout de même, il est juste que nous menions nos troupeaux à l'abreuvoir du Léman. De quoi est faite cette plaine *hors les murs* sinon de nos rochers, sinon de la farine de nos montagnes ? Et c'est quand même notre vallée qui continue, c'est quand même le Valais qui se prolonge, s'ouvrant largement au monde par cette porte marine que nul ne pourra jamais nous fermer au nez... Dès midi, chaque jour, en ce centre brûlant où le soleil chauffe les pierres comme un brasier, l'air remonte qui vient du lac, de notre lac. Il nous apporte de la fraîcheur ; il nous apporte le goût du large et de l'espace ; et la certitude que, là-bas, chez nous encore, les heures de la canicule n'ont pas ce goût de cendre et de mort qui parfois nous accable. Ce n'est pas rien, Monthey, de songer que derrière ta nymphe au torse houleux, doucement tu respirez. Notre pensée passe le pont de bois ; elle te rejoint dans l'enchantement d'une lumière tamisée qui met des reflets de vieux grimoires sur les bogues de tes châtaignes mûrissantes...

Maurice ZERMATTEN



Monthey. — Fontaine de la Vièze,
par Jean Casanova, 1917

(Photo M. Barman, Monthey)